

Saint Paul et l'invention de l'individu moderne

Régis Burnet

Paul est-il l'inventeur de l'individualisme moderne ? Ce n'est pas une *captatio benevolentiae* de dire qu'il importe d'être modeste pour répondre à cette question. En effet, le sujet a été longuement travaillé par des philosophes comme Alain Badiou¹, il s'inscrit dans une problématique bien plus large, énoncée par Pierre Legendre et de nombreux autres, sur les fondements chrétiens de la modernité², et il pose également la question de savoir si Paul est le véritable fondateur du christianisme moderne³. Aussi, pour ne pas faire trop de promesses que l'on ne saura pas tenir, faut-il se cantonner à un champ très limité. On ne parlera ici que des

¹ BADIOU A., *Saint Paul, la fondation de l'universalisme* (Les Essais du Collège international de philosophie), Paris, PUF, 1997.

² LEGENDRE P., *La Fabrique de l'Homme occidental*, Paris, Mille et une nuits, 2000 ; BENETON P., « Démocratie, modernité et christianisme », *Gregorianum* 80, 1999, p. 623-633 ; GIRARD R. et VATTIMO G., *Christianisme et modernité* (Champs Actuels), Paris, Flammarion, 2009 ; REMOND R., *Le Christianisme en accusation*, Paris, DDB, 2007.

³ C'était la thèse émise par l'école de Tübingen au XIX^{ème} siècle et en particulier par Baur (BAUR F.Chr., *Das Geschichte der christlichen Kirche : Kirchengeschichte der drei ersten Jahrhunderte*, vol. 1, Tübingen, Fues, 1863³). Elle a été reprise par certains historiens juifs : GRAETZ H., *Geschichte der Juden von den ältesten Zeiten bis zur Gegenwart*, vol. 4, Leipzig, Leinen, 1865 ; MACCOBY H., *The Mythmaker : Paul and the Invention of Christianity*, London, Weinfeld and Nicholson, 1986. Sur ces questions voir HAGNER D.A., « Paul in Modern Jewish Thought » in D.A. Hagner et M.J. Harris (ed.), *Pauline Studies : Essays Presented to Professor F. F. Bruce on His 70th Birthday*, Exeter, Pater Noster Press, 1980, p. 143-168.

textes de Paul. On n'évoquera pas les recherches, pourtant fort importantes, sur les racines grecques et hébraïques des mots de l'individualité ; on ne réalisera pas les parallèles qui s'imposeraient entre la pensée de Paul et celle de ses successeurs, en particulier Origène et Augustin ; on n'étudiera pas le tournant théologique qui mit en lumière la notion de personne divine (*persona*, ὑπόστασις) dans les débats christologiques des III^{ème}-V^{ème} siècles et enfin on se limitera à l'analyse des épîtres « authentiques » de Paul (*Romains, 1-2 Corinthiens, Galates, Philippiens, Philémon, 1 Thessaloniens*). En outre, on se bornera à la question de l'individu chez Paul, en se gardant bien de se demander si Paul est le fondateur de la notion de sujet.

Pour savoir si Paul est à l'origine de l'individualisme moderne, il importe de définir le concept d'individu. Pour ce faire, il convient tout d'abord de remarquer combien le terme peut être flou. On note à la fois une extrême polysémie, et une très grande synonymie. Polysémie : l'individu est à la fois un être quelconque (« un dangereux individu »), un être particulier qui peut parfois être le sujet lui-même (« prendre soin de son individu ») et aussi une désignation péjorative (« un sinistre individu »). Synonymie : « individu » peut se confondre aisément avec « personne ». Ne dit-on pas « il y a deux individus en toi » comme on dirait « il y a deux personnes » ? « Individu » en droit international désigne l'être humain empirique (droit des individus) en tant qu'il est sujet du droit comme l'est une personne physique ou une personne morale. Aussi convient-il d'adopter une définition d'« individu » : *l'individu est ce qui ne peut pas être divisé et donc se distingue du contexte*. L'individu se définit en effet toujours *contre* : contre la société (définition sociologique de l'individu contre la société) ou contre le monde et les autres (définition philosophique). On remarquera que l'individu subsume deux autres notions. (a) l'individu suppose le sujet : un individu doit parler à la première personne, il doit être, comme le définit Descartes et l'idéalisme moderne, un être pensant et connaissant doué de la conscience de soi (*cogito ergo sum*). (b) l'individu suppose la personne, notion qui désigne l'ensemble des traits distinctifs d'un individu, et qui en fait ainsi la capacité d'être sujet du droit.

Notre problématique consistera donc à savoir comment Paul arrache le chrétien au collectif, ce qui suppose une triple interrogation : 1^o comment l'arrache-t-il de la société (interrogation sociologique) ? ; 2^o comment peut-il lui faire dire *je* ? (question psychologique) ; 3^o comment

le constitue-t-il en être responsable ? (question morale). Pour penser cet arrachement, on pourrait s'inspirer de la pensée de René Girard et en particulier celle de la rivalité mimétique⁴ : deux individus désirent la même chose en miroir l'un de l'autre, ils entrent en rivalité et affirment *ipso facto* leur individualité. En réalité, la pensée de Paul ne se déploie pas en contexte agonistique : l'individu paulinien ne se définit pas en contradiction avec les autres, mais dans une sorte de mécanisme intégrateur qui suppose une vision mystique. Pour mettre en lumière ce mécanisme, on montrera que si Paul met bien en avant sa propre individualité (I), il n'est pas le penseur de l'individualisme (II) : l'identité qu'il définit est avant tout faite de dépossession de soi (III).

1. Paul promoteur de l'individu

Que Paul promeuve l'individu et se fasse ainsi, dans un certain sens, un annonciateur de la modernité, il ne convient pas d'en douter. En effet, de nombreux exemples prouvent que l'apôtre possède une véritable pensée de l'individualisme ; ils peuvent être regroupés autour de trois pôles.

1) *Paul renonce à l'ethnicisme*. – La déclaration la plus stupéfiante pour un Judéen du 1er siècle se trouve certainement dans le slogan si souvent cité de *Galates* 3, 28 : « il n'est plus ni Juif, ni Grec, ni esclave ni homme libre, ni homme ni femme⁵ ». Alors que tout être trouvait sa définition dans des déterminations ethniques (le Grec s'oppose au Juif) et sociales (l'homme libre s'oppose à l'esclave), Paul affirme que ces caractérisations n'ont désormais plus cours. Il récuse ainsi à la fois le particularisme juif et le fondement de l'institution sociale qui subsumaient l'individu dans un collectif. Bien plus, il renonce à ce qui aujourd'hui encore nous paraît indépassable : la différenciation sexuelle. Dans un geste quasi-existentialiste, il semble affirmer qu'en l'homme, l'existence précède l'essence.

2) *Paul en appelle à la liberté*. – La conséquence directe de cette déclaration fracassante est que l'être humain est avant tout appelé à la

⁴ Cette pensée court tout au long de l'œuvre de René Girard depuis ses premiers livres : *Mensonge romantique et vérité romanesque* (1961), *La Violence et le sacré* (1972), *Des choses cachées depuis la fondation du monde* (1978).

⁵ οὐκ ἐνὶ Ἰουδαίῳ οὐδὲ Ἕλληνι, οὐκ ἐνὶ δούλῳ οὐδὲ ἐλεύθερῳ, οὐκ ἐνὶ ἄρσεν καὶ θῆλυ.

liberté. Concernant le délicat problème des viandes sacrifiées aux idoles, il écrit :

Tout ce qu'on vend au marché, mangez-le sans poser de question par motif de conscience [διὰ τὴν συνείδησιν] ; car la terre et tout ce qu'elle contient sont au Seigneur. – Si un non-croyant vous invite et que vous acceptiez d'y aller, mangez de tout ce qui vous est offert, sans poser de question par motif de conscience. Mais si quelqu'un vous dit : « C'est de la viande sacrifiée », n'en mangez pas, à cause de celui qui vous a averti et par motif de conscience ; je parle ici, non de votre conscience, mais de la sienne. Car pourquoi ma liberté serait-elle jugée par une autre conscience⁶ ?

Si les comportements alimentaires ne peuvent plus être dictés par une loi ethnique ou une appartenance à un milieu social, un nouveau principe de détermination doit se mettre en œuvre, c'est la συνείδησις, la conscience, qui seule doit juger de l'opportunité des actes de chacun. En invoquant ce principe, le Tarsiote trace les contours d'une autonomie morale qui est garantie par le Dieu créateur d'un monde où tout est bon (« la terre et tout ce qu'elle contient sont au Seigneur »), mais qui est limitée par le respect de la conscience d'autrui, qui s'exprime dans des paroles objectivables (for externe). En même temps, il décrit l'autonomie absolue du for interne : pourquoi ma liberté serait-elle jugée par une autre conscience ? Cette opposition entre for interne et for externe s'exprime également dans un autre slogan qui connaît le même balancé : « Tout est permis ; mais tout n'est pas profitable. Tout est permis ; mais tout n'édifie pas » (*1 Corinthiens* 10, 23).

3) *Paul fonde l'autobiographie.* – Cette autonomie morale et ce primat de l'individualité sur les déterminations collectives s'accompagne tout naturellement d'une vive conscience de soi qui s'exprime dans de nombreux passages. Paul n'hésite pas, ainsi, à « raconter sa vie », comme dans les premiers chapitres de l'*Épître aux Galates* :

Mais, lorsque celui qui m'a mis à part depuis le sein de ma mère et m'a appelé par sa grâce a jugé bon de révéler en moi son Fils afin que je l'annonce parmi les païens, aussitôt, loin de recourir à aucun conseil humain, ou de monter à Jérusalem auprès de ceux qui étaient apôtres avant moi, je suis parti pour l'Arabie, puis je suis revenu à Damas. Ensuite, trois ans après, je suis monté à Jérusalem pour faire la

⁶ *1 Corinthiens* 10, 25-29.

connaissance de Céphas et je suis resté quinze jours auprès de lui, sans voir cependant aucun autre apôtre, mais seulement Jacques, le frère du Seigneur. Ce que je vous écris, je le dis devant Dieu, ce n'est pas un mensonge. Ensuite, je me suis rendu dans les régions de Syrie et de Cilicie. Mais mon visage était inconnu aux Églises du Christ en Judée ; simplement, elles avaient entendu dire : « Celui qui nous persécutait naguère annonce maintenant la foi qu'il détruisait alors » et elles glorifiaient Dieu à mon sujet. Ensuite, au bout de quatorze ans, je suis monté de nouveau à Jérusalem avec Barnabas ; j'emmenai aussi Tite avec moi. Or, j'y montai à la suite d'une révélation et je leur exposai l'Évangile que je prêche parmi les païens ; je l'exposai aussi dans un entretien particulier aux personnes les plus considérées, de peur de courir ou d'avoir couru en vain⁷.

On repère dans ce texte l'énoncé de la première personne du singulier parlant en sujet des actions ainsi qu'une successivité d'événements articulés par ὅτε (« lorsque »), καὶ πάλιν (« puis »), ἔπειτα (« ensuite ») et par des déterminations temporelles (μετὰ τρία ἔτη, « trois ans après », ἡμέρας δεκαπέντε « quinze jours », διὰ δεκατεσσάρων ἐτῶν « au bout de quatorze ans ») : tous les éléments formels d'une autobiographie autodiégétique selon les analyses de Philippe Lejeune⁸.

Le même Philippe Lejeune peut nous expliquer pourquoi se trouvent également dans les lettres de Paul des passages de récit intérieur. En effet, l'autobiographie se définit bien comme « un récit rétrospectif en prose qu'une personne réelle fait de sa propre existence, lorsqu'elle met l'accent sur sa vie individuelle, en particulier sur l'histoire de sa personnalité⁹. » Et Paul n'échappe pas à la règle, lorsqu'il expose aux Philippiens, pour qui il ressent une très vive affection, le débat intérieur qui l'anime :

Car pour moi, vivre c'est Christ, et mourir m'est un gain. Mais si vivre ici-bas doit me permettre un travail fécond, je ne sais que choisir. Je suis tiraillé entre les deux [συνέχομαι δὲ ἐκ τῶν δύο] : j'ai le désir de m'en aller et d'être avec Christ, et c'est de beaucoup préférable, mais demeurer ici-bas est plus nécessaire à cause de vous. Aussi, je suis convaincu, je sais que je resterai, que je demeurerai près de vous tous,

⁷ *Galates* 1, 15–2, 2. On peut également citer *2 Corinthiens* 11, 22–26 même si les marques formelles du récit sont moins apparentes.

⁸ LEJEUNE Ph., *Le Pacte autobiographique* (Poétique), Paris, Seuil, 1975, p. 18.

⁹ *Ibid.*, p. 14–15.

pour votre progrès et la joie de votre foi, afin que grandisse grâce à moi, par mon retour auprès de vous, la gloire que vous avez en Jésus Christ¹⁰.

Le dilemme qui agite l'apôtre est le suivant : d'une part il préfère mourir dans les épreuves (il est en prison) afin de quitter cette vallée de larmes et retrouver la félicité divine, mais d'autre part il se sait investi d'une mission. Le résultat de l'hésitation est donné dans un troisième temps : il demeurera pour le bien de ses communautés.

Individu doué d'une biographie, d'une conscience en débat, Paul s'affirme aussi comme un être pourvu d'une intentionnalité comme le prouvent les nombreux projets qui émaillent ses lettres :

Quand je serai là, j'enverrai, munis de lettres, ceux que vous aurez choisis, porter vos dons à Jérusalem ; s'il convient que j'y aille moi-même, ils feront le voyage avec moi. Je viendrai chez vous en passant par la Macédoine ; je la traverserai, en effet, et il est possible que je séjourne ou même que je passe l'hiver chez vous, pour que vous me donniez les moyens de poursuivre ma route. Je ne veux pas, cette fois, vous voir seulement en passant, et j'espère rester quelque temps avec vous, si le Seigneur le permet. Mais je resterai à Éphèse jusqu'à la Pentecôte, car une porte s'y est ouverte toute grande à mon activité, et les adversaires sont nombreux¹¹.

Ayant l'intention d'aller à Jérusalem pour porter le produit qu'il organise dans ses communautés en faveur des croyants pauvres de la Ville Sainte, Paul projette une tournée dans ses communautés à partir d'Éphèse où il réside habituellement : Macédoine, Corinthe, puis Jérusalem. Dans sa lettre, il s'affirme donc comme un être résolu, organisant sa conduite de manière ordonnée et concertée, bref comme un individu doué de volonté.

2. Paul contre l'individualisme

Si Paul promeut l'individu en général – et son propre individu en particulier en le donnant en spectacle à travers ses lettres – il serait pour autant imprudent d'en faire le père de l'individualisme moderne, comme on a pu le lire souvent dans certaines déclarations fracassantes qui s'en louent ou s'en défient. Il convient en effet d'apporter un certain nombre de nuances à cette promotion de l'individu.

¹⁰ *Philippiens* 1, 21-26.

¹¹ *1 Corinthiens* 16, 3-9.

1) *Ne pas négliger l'importance de la rhétorique dans l'autobiographie.* – Le premier élément qui doit nous conduire à une certaine prudence dans l'interprétation des passages personnels est le poids de la rhétorique dans les déclarations de Paul. Les récits de ses voyages que l'on vient d'évoquer, par exemple, n'ont rien de spontanés. En dévoilant ses intentions, l'Apôtre affirme la solidarité de ses Églises autour de sa personne. En nommant les régions qu'il a évangélisées, il révèle à ses destinataires qu'ils font partie d'un réseau important qui se reconnaît dans la figure de l'apôtre. L'autobiographie est ici au service de la solidarité entre les Églises.

De même, les récits de vie sont une manière de défendre son évangile, ce qui n'est rien d'autre que l'usage rhétorique de la *narratio* au cours d'un procès romain : *narratio est rei factæ aut ut factæ utilis ad persuadendum expositio, uel, ut Apollodorus finit, oratio docens auditorem quid in controuersia sit* disait Quintillien¹². Le récit vaut ici argument, il sert à la persuasion.

De même encore, les récits des aventures apostoliques sont souvent la manière de se constituer un *ethos*, une *persona* rhétorique, de personne souffrante qui achève en son corps les souffrances du Christ.

2) *Ne pas sous-estimer le poids de la communauté dans l'affirmation de l'individu.* – Malgré les déclarations tonitruantes de *Galates* 3, 28, force est de constater que Paul ne renonce pas du tout à la communauté, et bien plutôt il la renforce. Tout d'abord, contrairement à ce que l'on a souvent prétendu, s'il revient sur l'ethnicité, Paul n'abolit pas la Loi juive qui en est la marque distinctive. Comme il l'écrit dans *l'Épître aux Romains* :

Nous estimons en effet que l'homme est justifié par la foi, indépendamment des œuvres de la Loi. Ou alors, Dieu serait-il seulement le Dieu des Juifs ? N'est-il pas aussi le Dieu des païens ? Si ! Il est aussi le Dieu des païens, puisqu'il n'y a qu'un seul Dieu qui va justifier les circoncis en vertu de la foi et les incirconcis par le moyen de la foi [εἴπερ εἰς ὁ θεός ὅς δικαιώσει περιτομῆν ἐκ πίστεως καὶ ἀκροβυστίαν διὰ τῆς πίστεως]. Enlevons-nous par la foi toute valeur à la loi ? Bien au contraire, nous confirmons la loi¹³ !

¹² *De institutione oratoria* 3, 9, 5.

¹³ *Romains* 3, 28-31.

La Loi, qui exprime la foi, n'est qu'une médiation : cela explique le jeu de mot entre ἐκ πίστεως et διὰ τῆς πίστεως. Pour autant, elle dirige l'individu vers le droit chemin, et n'a donc pas de caractère pernicieux pour elle-même. Demeurer dans le particularisme juif, revendiquer un certain ethnicisme, n'est donc pas un obstacle pour la vie spirituelle.

L'individu paulinien ne saurait donc s'analyser comme un individu en dehors de toutes les définitions communautaires. En effet, si Paul plaide l'absence de détermination, il prêche une fusion dans le Christ. Il convient à ce point du raisonnement de lire la suite du texte de l'*Épître aux Galates*.

Car tous, vous êtes, par la foi, fils de Dieu, en Jésus Christ. Oui, vous tous qui avez été baptisés en Christ, vous avez revêtu Christ. Il n'y a plus ni Juif, ni Grec ; il n'y a plus ni esclave, ni homme libre ; il n'y a plus l'homme et la femme ; car tous, vous n'êtes qu'un en Jésus Christ. Et si vous appartenez au Christ, c'est donc que vous êtes de la descendance d'Abraham ; selon la promesse, vous êtes héritiers¹⁴.

L'absence de détermination (« ni Juif, ni Grec ») ne prend sens que dans une union au Christ (« vous avez revêtu Christ ») qui réintroduit la filiation (« vous êtes de la descendance d'Abraham ») et donc une certaine forme d'ethnicité : les Juifs ne se définissaient-ils pas comme fils d'Abraham, d'Isaac et de Jacob ? À l'ethnicité générationnelle succède une ethnicité spirituelle, un héritage selon l'Esprit qui subsume toutes les différences non pour affirmer le primat de l'individualisme, mais pour mieux englober les individus au sein d'une même promesse divine.

Il faut le dire et le redire : le salut est collectif chez Paul, comme le prouve l'*Épître aux Romains* : « Si en effet, quand nous étions ennemis de Dieu, nous avons été réconciliés avec lui par la mort de son Fils, à plus forte raison, réconciliés, serons-nous sauvés par sa vie. » Au péché collectif (exprimé par la chute d'Adam, qui est une métaphore de l'espèce humaine) correspond un salut collectif réalisé par le Christ.

Cette importance de la collectivité s'exprime d'ailleurs par la métaphore du Corps du Christ qui contrôle véritablement tout le discours paulinien.

Il y a donc plusieurs membres mais un seul corps. L'œil ne peut pas dire à la main : « Je n'ai pas besoin de toi », – ni la tête dire aux

¹⁴ *Galates* 4, 26-29.

pieds : « Je n'ai pas besoin de vous ». Bien plus, même les membres du corps qui paraissent les plus faibles sont nécessaires, et ceux que nous tenons pour les moins honorables, c'est à eux que nous faisons le plus d'honneur. Moins ils sont décents, plus décevement nous les traitons : ceux qui sont décents n'ont pas besoin de ces égards. Mais Dieu a composé le corps en donnant plus d'honneur à ce qui en manque, afin qu'il n'y ait pas de division dans le corps mais que les membres aient un commun souci les uns des autres. Si un membre souffre, tous les membres partagent sa souffrance : si un membre est glorifié, tous les membres partagent sa joie. Or vous êtes le corps de Christ et vous êtes ses membres, chacun pour sa part¹⁵.

Ce texte constitue la première occurrence de l'équation symbolique que réalise le Tarsiote entre la communauté et le corps du Christ, qui prendra des proportions cosmiques dans les épîtres pseudépigraphes (en particulier dans l'*Épître aux Éphésiens*). Cette métaphore possède deux facettes. D'une part, elle affirme clairement la complémentarité entre les différentes composantes de la communauté qui travaillent toutes à une même œuvre. D'autre part, elle énonce en creux une certaine absence d'autonomie de l'individu qui ne se définit pas pour ce qu'il est mais bien plutôt pour la place fonctionnelle qu'il occupe au sein du corps. Avant d'être individu, il est un œil, une main, un pied, une des parties de l'Église perçue comme un tout organique.

Cette dernière affirmation paulinienne ne laisse pas de nous plonger dans une certaine perplexité. En effet, si l'on peut affirmer avec une certaine sûreté que le chrétien est bien un individu capable de parler à la première personne du singulier, un examen précis des épîtres nous montre qu'il n'a rien du sujet moderne et autonome que l'on s'attendrait à trouver. Bien au contraire, c'est la communauté qui prime. Comment l'Apôtre des Gentils parvient-il à articuler les deux dimensions ?

3. Une identité paradoxale faite de dépossession

La position paulinienne est paradoxale car elle se fonde sur un double mouvement : contradictoire si on le prend en simultanéité, mais parfaitement raisonnable si on le prend en successivité. Il convient de distinguer deux étapes.

¹⁵ *1 Corinthiens* 12, 20-27.

1) *La première étape de dépossession de son identité.* – Pour devenir un individu, l'individu paulinien doit se dépouiller de son individualité première. Telle est le sens du passage célèbre de la *Seconde Épître aux Corinthiens* :

Non, ce n'est pas nous-mêmes, mais Jésus Christ Seigneur que nous proclamons. Quant à nous-mêmes, nous nous proclamons vos serviteurs à cause de Jésus. Car le Dieu qui a dit : que la lumière brille au milieu des ténèbres, c'est lui-même qui a brillé dans nos cœurs pour faire resplendir la connaissance de sa gloire qui rayonne sur le visage du Christ. Mais ce trésor, nous le portons dans des vases d'argile, pour que cette incomparable puissance soit de Dieu et non de nous. Pressés de toute part, nous ne sommes pas écrasés ; dans des impasses, mais nous arrivons à passer ; pourchassés, mais non rejoints ; terrassés, mais non achevés ; sans cesse nous portons dans notre corps l'agonie de Jésus afin que la vie de Jésus soit elle aussi manifestée dans notre corps. Toujours, en effet, nous les vivants, nous sommes livrés à la mort à cause de Jésus, afin que la vie de Jésus soit elle aussi manifestée dans notre existence mortelle¹⁶.

Il importe ici de suivre pas à pas la pensée de Paul. Le texte paraît débiter par l'assimilation classique du message et de son énonciateur. Comme dans les déclarations rhétoriques des ambassadeurs, la personne se dissout dans le message de celui pour qui elle parle. Cette première assimilation est enrichie par une métaphore du miroir : la gloire qui se trouve sur le visage du Christ se réfléchit, comme en un miroir, dans le cœur des apôtres. Mais voici que l'on passe du miroir au vase dans un brusque mouvement de dépréciation. En effet, le miroir n'est qu'un instrument, il n'a pas de dignité en lui-même. Et en cela, il ne vaut pas plus (autre métaphore) qu'un vase de la plus humble argile qui contiendrait un trésor. Et voici que cette indignité joue un rôle dans la transmission même du message : elle en est la condition de possibilité. Pour que le message apparaisse comme venant de Dieu, il faut que l'homme s'efface, il faut donc que l'individu disparaisse. Alors apparaît un véritable transfert de valeur : de la faiblesse et de l'agonie on passe à la force, de la mort on passe à la vie, de la mort du corps on passe à la vie éternelle d'un autre, Jésus, qui se manifeste alors au cœur de l'existence mortelle. En bref, pour que le message évangélique puisse être transmis, il faut que l'individu soit nié.

¹⁶ 2 Corinthiens 4, 5-11.

Cette dépréciation de l'être a véritablement un rôle mystique, comme le prouve l'hymne célèbre de l'*Épître aux Philippiens* :

Lui qui est de condition divine n'a pas considéré comme une proie à saisir d'être l'égal de Dieu. Mais il s'est dépouillé, prenant la condition de serviteur, devenant semblable aux hommes, et, reconnu à son aspect comme un homme, il s'est abaissé, devenant obéissant jusqu'à la mort, à la mort sur une croix. C'est pourquoi Dieu l'a souverainement élevé et lui a conféré le Nom qui est au-dessus de tout nom, afin qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse, dans les cieux, sur la terre et sous la terre, et que toute langue confesse que le Seigneur, c'est Jésus Christ, à la gloire de Dieu le Père¹⁷.

Cette hymne raconte la destinée du Christ en termes de kénose, de dépouillement, qui correspond parfaitement au dépouillement que l'on a relevé à propos de l'individu humain. Figurativement, le parcours de l'apôtre rejoint celui de son maître qui commence par se dépouiller de son rang, s'abaisse, devient serviteur, devient obéissant jusqu'à la mort.

2) *La seconde étape de regain d'une nouvelle identité.* – Mais le texte continue. À Jésus est donné un nom : on sait que le nom désigne la personne dans la culture biblique. Ce nom – que l'on peut déduire être celui de Χριστός, « messie » – marque une exaltation : il est « au-dessus de tout nom » et provoque la vénération universelle. Le programme narratif de l'hymne comporte donc deux étapes : une première étape de kénose est nécessaire à une étape d'exaltation. Il faut mourir à son ancienne identité pour être enfin exalté.

Ce programme ne concerne pas que le Christ, il concerne aussi l'homme s'il veut bien s'unir mystiquement à lui. « Si quelqu'un est en Christ, il est une nouvelle créature. Le monde ancien est passé, voici qu'une réalité nouvelle est là » dit 2 *Corinthiens* 5, 17. Tout se joue dans l'expression ἐν Χριστῷ, « en Christ », dans laquelle une personne devient un lieu. Cette expression constitue pour ainsi dire une sorte de « marqueur mystique » dans le discours paulinien. « En Christ » pourrait être le synonyme de « en union mystique avec le Christ ». Il est le lieu du déjà-là et du pas-encore. Certes nous ne sommes pas encore renouvelés, puisque le monde ancien est encore debout, et que rien n'a changé *en apparence* dans le tissu du cosmos. Cependant, par anticipation, nous sommes déjà

¹⁷ *Philippiens* 2, 6-11.

en réalité une créature nouvelle. Par l'union mystique, nous avons gagné une nouvelle identité qui est celle de la créature nouvelle.

Quelle est cette identité ? Paul répond dans un passage de l'*Épître aux Galates* :

Avec le Christ, je suis un crucifié ; je vis, mais ce n'est plus moi, c'est Christ qui vit en moi. Car ma vie présente dans la chair, je la vis dans la foi au Fils de Dieu qui m'a aimé et s'est livré pour moi¹⁸.

Cette identité se gagne par conformation à l'identité d'un autre. La première étape de dépossession s'apparente à la crucifixion : le moi ancien est crucifié pour que l'individu puisse apparaître. Un autre vit en moi. Concrètement, pour Paul, être chrétien signifie le dépouillement des anciennes identités dans une vie qui réalise une communion avec celle du Christ : imiter sa souffrance, considérer que ce monde d'ici-bas n'est que l'apparence des choses, et considérer que la vraie vie se déploie au-delà des apparences.

Ce mouvement de regain d'une identité et d'une individualité est essentiellement de portée collective :

Ou bien ignorez-vous que nous tous, baptisés en Jésus Christ, c'est en sa mort que nous avons été baptisés ? Par le baptême, en sa mort, nous avons donc été ensevelis avec lui, afin que, comme Christ est ressuscité des morts par la gloire du Père, nous menions nous aussi une vie nouvelle. Car si nous avons été totalement unis, assimilés à sa mort, nous le serons aussi à sa résurrection. Comprenons bien ceci : notre vieil homme a été crucifié avec lui pour que soit détruit ce corps de péché et qu'ainsi nous ne soyons plus esclaves du péché. Car celui qui est mort est libéré du péché. Mais si nous sommes morts avec Christ, nous croyons que nous vivrons aussi avec lui¹⁹.

Dans ce dernier texte, si l'on repère le même mouvement de mort et de résurrection, on s'aperçoit qu'une dimension communautaire se fait jour : un « nous » se fait entendre qui exprime la communion que réalise le baptême. Chez Paul, ce rite qui fait passer symboliquement de la mort à la vie est aussi un rite d'inclusion dans la collectivité. Par le baptême, libérés du péché, les chrétiens sont tous libérés du péché.

¹⁸ *Galates* 2, 19-20.

¹⁹ *Romains* 6, 3-8.

Ce dernier texte doit nous débarrasser de toutes les idées simples concernant Paul de Tarse : l'Apôtre des Gentils n'invente pas l'individu moderne. Il propose au contraire un individu complexe qui passe par une série d'étapes : dépossession, conformation mystique au Christ, qui permet une individualité s'ancrant dans le collectif mais s'épanouissant dans l'individu. Dans cette participation au collectif, l'individu recueille une qualité essentielle : la libération du péché. Ainsi s'explique l'extrême dignité de la personne humaine que Paul met en avant : l'individu est non seulement sauvé, mais conformé au Christ, dans sa mort et sa résurrection. Comment s'étonner alors qu'il puisse dire « je » et qu'il puisse écrire sa propre autobiographie comme une histoire du Salut ? On se trouve donc à mille lieues de la définition du *moi* comme résultat du conflit mimétique : la faculté de parler à la première personne s'ancre dans une abolition de l'individualité ancienne, dans le gain d'une identité collective fondant une dignité extraordinaire, qui permet à l'individu de prendre la parole.